

Formes de vie et modes d'existence durables dans Jean Giono et Malek-al-Shoarayé Bahar

Mohammad Hossein DJAVARI



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Actes

Collection Actes

Formes de vie et modes d'existence 'durables'

sous la direction de
Alessandro Zinna & Ivan Darrault-Harris

Editeur : CAMS/O

Direction : Alessandro Zinna

Collection Actes : Formes de vie et modes d'existence durables

1^{re} édition électronique : mars 2017

ISBN 979-10-96436-00-2

Résumé. Cet écrit aura pour objet de faire une étude de sémiotique du discours littéraire. Le discours littéraire qui a joué souvent un rôle de pré-curseur parmi d'autres expressions artistiques, nous a toujours incités à suivre une forme de vie et un mode d'existence fondés sur la raison, sur le sentiment de la solidarité avec les autres et avec la nature, et enfin sur l'éthique. A travers ces deux textes, *L'homme qui plantait des arbres* de Giono et un poème de Malek-Al-Shoarayé Bahar, *Digaran kachtand...*, qui appartiennent à deux cultures différentes, d'une part, une analyse sémiotique nous permettra de voir, à chacune des cultures, une éthique de l'environnement concernant la protection de la planète, des générations futures, du bien-être collectif et sa durabilité, et, d'autre part, d'illustrer cette idée que la littérature en discursifiant le monde propose d'avance une véritable valeur transculturelle, une interdépendance existentielle. La biosphère et la sémio-sphère comme le culturel et interculturel nous intéresseront pour illustrer notre objectif: les formes de vie et les modes d'existence "durables".

D'abord une petite introduction, nous verrons ensuite, en bref, l'histoire de ces deux textes en question et enfin nous essayerons de faire une analyse dans ces textes des points importants qui illustrent les fondements de formes de vie et de modes d'existence durables en nous référant au carré sémiotique de A. J. Greimas (1970) et à l'éthique de l'environnement définie par Hicham-Stéphane Affeissa (2007).

GIONO, BAHAR, SÉMIOTIQUE, FORME DE VIE, DURABLE

Mohammad Hossein Djavari est auteur d'une thèse de doctorat sur *Le Nouveau Roman de Robbe-Grillet et sa réception en France* (1998) et d'une recherche post-doctorale sur *Les Théories Critiques* à l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III. Il est professeur de littératures française et comparée à l'Université de Tabriz où il enseigne depuis 1998. Il a été élu plusieurs fois successives comme directeur du département de français de cette université. Il a publié plus de soixante-dix articles dans divers domaines de la littérature surtout la littérature française, la littérature comparée, la critique littéraire et la sémiotique. Il est également l'auteur de quelques ouvrages, parmi eux on peut citer *Les Genres littéraires et Les Orientations contemporaines de la critique et théorie littéraires*. Il assure les cours de la sociocritique, la sémiotique et la critique littéraire. Il a dirigé huit thèses de doctorat et neuf thèses aussi sont actuellement en préparation.

Pour citer cet article :

Djavari, Mohammad Hossein, « Formes de vie et modes d'existence durables dans Jean Giono et Malek-al-Shoarayé Bahar », in Zinna A. et Darrault-Harris I. (éds), *Formes de vie et modes d'existence 'durables'*, Collection Actes, Toulouse, Éditions CAMS/O, p. 175-191,
[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ca_9480>.

Formes de vie et modes d'existence durables dans Jean Giono et Malek-al-Shoarayé Bahar

Mohammad Hossein DJAVARI
(Université de Tabriz)

Introduction

Dans la quatrième de couverture, Alain Suberchicot (2012) constate que « *pour comprendre de quelle manière la littérature se saisit des questions d'environnement, une écocritique comparée est à construire* ». A partir de deux textes appartenant à deux cultures différentes, l'un à la culture orientale et l'autre à la culture occidentale, donc à deux systèmes de signes différents, l'objet de cet écrit est d'illustrer, dans la mesure du possible, comment la littérature dit « les formes de vie et modes d'existence durables ». Ces deux textes littéraires, ils sont les suivants : « *L'Homme qui plantait des arbres* », une nouvelle de Jean Giono, (1953) et « *Digaran kachtand ma khordim, Ma bkarimo digaran bkhorand* » (1952) ; en voici la traduction : « *Les autres (nos prédécesseurs) ont cultivé la terre et nous, nous en avons bénéficié et nous, pour notre part, nous devons cultiver la terre pour que les autres puissent en bénéficier* ».

Nous aurons ici affaire à deux systèmes de signes, deux systèmes sémiotiques et deux sémio-sphères différents. Donc nous envisagerons une analyse sémiotique qui permettrait d'introduire des points de vue, éthique, écologique, sociologique et anthropologique qui nous permettraient également de saisir une conception et une vision fondées plutôt sur la protection de la nature, de la planète et de l'espace environnemental que sur l'intérêt unilatéral de l'homme comme maître de cette planète.

En vérité, nous sommes tous prisonniers de ce monde et nous sommes aussi des citoyens de cette planète. Il faut reconnaître que la destruction de la planète équivaut à la destruction de l'homme comme citoyen de ce monde ; et toute négligence envers le contrôle des produits alimentaires, les polluants chimiques, l'espace et l'environnement n'aura que des conséquences fatales et destructives sur notre vie. Le résultat de la statistique médicale en est témoin ; les cancers sont la première cause de mortalité dans le monde ; ils représentent chaque année presque plus de trente pour cent de mortalité. Une modification de forme de vie, de mode de vie et de comportement alimentaire permettrait peut-être la réduction du taux des mortalités sachant bien qu'une grande partie de notre santé dépend de l'environnement, de formes de vie et de modes d'existence.

1. Le texte de Malek-al-Shoarayé Bahar

Ce poème est un texte écrit en 1952 qui raconte un dialogue du Roi Anouchirvan¹ (Roi d'Iran de 531 à 579 ap. J.) avec un vieil agriculteur.

Il y avait une fois un jour du mois de Day (selon le calendrier persan) le roi Anoushirvan quitta la ville ayant l'intention d'aller chasser. Sur son chemin, il vit une ferme où il y avait beaucoup de monde. Parmi ces gens, il remarqua un vieux monsieur de presque quatre-vingt-dix ans qui creusait la terre et y plantait avec un si grand acharnement des graines afin de les retrouver vertes au printemps.

Le Roi en voyant cet homme s'approcha de lui et lui adressa ainsi la parole :

Le Roi — « Bon courage, que faites-vous ici ? »

L'agriculteur — « Rien, je plante des graines de noyer. »

Le Roi — « Pourquoi tu fais ce travail avec un si grand acharnement alors que tu es au bout de ton chemin. Je suis étonné de voir qu'un homme âgé comme toi ne se repose pas et passe son temps à planter des graines de noyer. Tu plantes maintenant des graines de noyer qui demandent une dizaine d'années pour devenir des grands arbres avec des fruits. Donc, toi que la mort t'emportera bientôt ; toi qui es au bout du chemin et qui vas dire adieu à la vie, à quoi rime cet acte de planter des noyers ? »

Le vieil agriculteur lui a répondu sans prendre mal les propos de sa majesté :

L'agriculteur — « Quand nous étions enfants, il y avait des centaines de noyers autour de nous ; nous montions dans l'arbre et nous cueillions des noix sans savoir qui les a plantés ces arbres-là. Même si je serais mort, il y aurait des gens qui viendront après moi et qui cueilleront les fruits des arbres que j'ai plantés. Il n'y a ni aucun inconvénient, ni aucune préjudice dans l'acte de planter. Les autres (nos prédécesseurs) ont cultivé la terre et nous, nous en avons bénéficié et nous, nous devons, pour notre part, la

cultiver pour que les générations qui viennent après nous, puissent en bénéficier.

Le Roi lui offrit une bourse d'argent et le remercia. Déjà une récompense avant que l'arbre grandisse.

2. L'Homme qui plantait des arbres

Le narrateur, personnage anonyme, effectue une randonnée dans une contrée située entre les Alpes et la Provence, région désertique où plus rien ne pousse excepté la lavande. Il campe alors auprès d'un « squelette de village abandonné », au milieu d'une « désolation » sans pareille, où pourtant la vie a jadis existé. Après une nuit de repos, il reprend son chemin mais manque bientôt d'eau. Il fait par chance la rencontre d'un berger silencieux nommé Elzéard Bouffier, qu'il prend, au début, pour « le tronc d'un arbre solitaire ». Celui-ci lui propose de passer la nuit chez lui, dans sa maison de pierres. Le narrateur est impressionné par la bonne tenue de la demeure et par la vie placide et sereine du berger qui vit seul en compagnie de son chien et de son troupeau de moutons.

Alors que la nuit s'avance, le narrateur observe le berger en train d'examiner, de classer, de nettoyer puis de sélectionner, « un tas de glands ». Il en choisit finalement cent, qu'il met de côté, puis va se coucher. Le lendemain, le narrateur, intrigué, demande au berger s'il lui est possible de demeurer chez lui une journée de plus. Le berger accepte puis prend la route avec son troupeau et son sac de glands. Le narrateur décide de suivre un chemin parallèle à celui du berger afin d'observer ce qu'il compte faire de ses glands. Ce dernier s'arrête enfin sur une petite clairière désertique et, à l'aide d'une « tringle de fer », fait un trou dans lequel il met un gland, puis rebouche le trou. Le narrateur comprend qu'Elzéard Bouffier plante des chênes et, ce jour-là, il en plante cent, « avec un soin extrême ». Engageant de nouveau la conversation, le narrateur apprend qu'Elzéard plante depuis trois ans des arbres: « Il en avait planté cent mille. Sur les cent mille, vingt mille étaient sortis. Sur ces vingt mille, il pensait encore en perdre la moitié, du fait des rongeurs ou de tout ce qu'il y a d'impossible à prévoir dans les desseins de la Providence. Restaient dix mille chênes qui allaient pousser dans cet endroit où il n'y avait rien auparavant ».

Le lendemain, le narrateur quitte la compagnie du berger et l'année d'après il est engagé sur le front de la Première Guerre mondiale. Il oublie alors Elzéard Bouffier et son incroyable passion. Mais, lorsqu'il décide

d'effectuer à nouveau une randonnée dans la région, le souvenir du berger silencieux lui revient.

Retrouvant le planteur, qui a changé de métier et qui est maintenant apiculteur (ses moutons étant en effet une trop grande menace pour ses plantations), celui-ci lui fait visiter sa nouvelle forêt dont les chênes datent de 1910. La création d'Elzéard fait alors « onze kilomètres de long et trois kilomètres dans sa plus grande largeur » et impressionne le narrateur qui a le sentiment d'avoir sous ses yeux une œuvre de création divine. Dès 1920, le narrateur rend régulièrement visite au berger solitaire, il constate ainsi la propagation des arbres, en dépit de quelques infortunes.

En 1933, le berger reçoit la visite d'un garde forestier, ce qui témoigne de l'importance de la forêt ainsi constituée au fil des années. Pour accélérer son projet, Elzéard Bouffier décide de fabriquer une maison afin de vivre au milieu des arbres. En 1935, le narrateur rend visite au berger en compagnie d'un ami garde forestier, à qui il dévoile le mystère de cette « forêt naturelle ». Ce dernier jure de conserver le secret et voit en Elzéard Bouffier un homme qui a trouvé par cette activité « un fameux moyen d'être heureux ».

En 1939, il est décidé de commercialiser le bois de la forêt, notamment pour compenser le manque de combustible dû à l'introduction des voitures. Le projet avorte toutefois car la région est trop éloignée de tout circuit logistique. Le narrateur revoit une dernière fois le berger, en juin 1945. Ce dernier a alors 87 ans et il continue sa tâche de reforestation. Autour de lui, la région est revenue à la vie, notamment le village de Vergons où les habitants sont de nouveau présents et heureux. Ainsi, « plus de dix mille personnes doivent leur bonheur à Elzéard Bouffier ». Le narrateur a une dernière pensée pour le berger, sa générosité et son abnégation, qui font de sa réalisation « une œuvre de Dieu ». Enfin, « Elzéard Bouffier est mort paisiblement en 1947 à l'hospice de Banon ».

3. L'analyse du texte de Bahar poète persan

Nous allons chercher dans ce texte de Bahar plusieurs éléments qui sont les signes de formes de vie et de modes d'existence durables.

3.1 Une éthique d'être pour les autres et pour l'environnement

Nous allons voir comment les signes linguistiques produisent dans ce texte des significations. Ce texte, par sa richesse sémantique, est susceptible d'avoir un fort impact sur l'éducation des gens. Ce petit poème qui,

comme d'ailleurs la nouvelle de Jean Giono en France, est entrée dans l'enseignement scolaire en Iran, nous invite à avoir un sentiment de solidarité avec le monde et avec les autres. Les deux derniers vers du poème de Bahar en résumant ou suggèrent toute sa pensée où il a préconisé ici un cycle dynamique. Le cycle constant d'altruisme est le premier point dont il me semble qu'il faille parler.

« Les autres ont cultivé la terre et nous, nous en avons bénéficié, et nous pour notre part, nous devons cultiver la terre pour que les autres puissent en bénéficier »

Dans ces vers l'ordre et la structure d'apparition propose un renversement de *les autres (1)* et *nous (1)* à *nous (2)* et *les autres (2)*, où : *les autres (1)* = la génération antérieure (les actants de leur époque) et *nous (1)* = notre génération à nous qui bénéficions de l'acte des générations antérieures ; tandis que *nous (2)* = notre génération à nous (les actants du présent) qui seront considérés plus tard comme la génération antérieure, et *les autres 2* = la génération postérieure. Chacun est ainsi l'actant écologique de son époque, de son présent avec l'idée qu'il bénéficie des autres, c'est-à-dire des générations antérieures et qui, à son tour, fait bénéficier les générations postérieures.

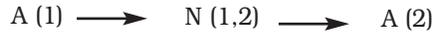


Fig. 1: Schéma d'interaction entre générations

Ainsi, (N) fait le relais entre A(1) et A(2). Le sens de solidarité interhumaine et de l'altruisme est bien évident ici. Chaque génération, à son tour, joue le rôle de « nous » et devient en même temps « les autres » pour les générations postérieures. C'est-à-dire nous sommes « nous » pour nous-mêmes et « autres » pour les autres. La solidarité avec la nature et l'environnement se réalise par l'acte de cultiver de génération en génération. Non seulement « cultiver » n'a aucun inconvénient mais aussi il devient le signe de solidarité interhumaine entre les diverses générations, soit pour protéger l'Homme, soit pour protéger l'environnement. Donc, « être au monde » de Bahar n'est pas un être uniquement « pour soi » et c'est aussi un « être pour les autres », c'est aussi un être pour l'environnement.

« Les autres », dans la conception de Bahar, ce sont les humains. C'est l'altruisme au dernier degré. On comprend bien que Bahar n'adhère pas ici à une conception de valeur intrinsèque de la nature mais plutôt à une conception instrumentale de l'environnement, de la nature, dans ce sens

que la terre est conçue comme moyen, comme instrument pour que les humains puissent toujours s'en nourrir rationnellement et raisonnablement de génération en génération, en même temps qu'il prend des mesures de précaution et de protection de la nature.

« Nous » et « les autres » sont considérés tous comme des actants responsables. « Planter » et « manger » sont des actes ; les actes pour vivre et pour faire vivre les autres. Cette responsabilité est celle dont parle Sartre dans sa philosophie de l'existentialisme. Donc, les énoncés de « faire » désignent un « faire » ou un devenir. Leur contenu n'est pas une relation statique, mais un événement dynamique où s'accomplit une certaine transformation ou transition.

3.2 La dimension temporelle

Une autre question qui mériterait peut-être notre attention, c'est l'étendue temporelle que ce poème couvre ; ce texte en apparence court et précis qui raconte un petit dialogue qui a eu lieu au VI^e siècle, mais en vérité l'étendue temporelle du texte englobe aussi bien les générations antérieures que les générations postérieures. C'est-à-dire les actes accomplis dans le passé et ceux qui seront accomplis dans le futur sont tous concernés. C'est-à-dire le dynamisme des actes de planteurs continuera tant que la vie existera. C'est la mise en place d'un dynamisme constant pour donner vie à la nature et à l'environnement et aussi pour faire bénéficier successivement des générations d'une époque à l'autre.

3.3 L'arbre et ses origines

Les objets dans leurs différents aspects jouent un grand rôle dans l'économie des questions sémiotiques. (Fontanille et Zinna 1999). Par une étude axiologique du statut de l'arbre en général et du noyer en particulier, on peut rendre compte de l'intérêt et de la place que l'arbre, en tant qu'un objet sémiotique, occupe dans différentes cultures et littératures.

A chaque fois qu'on parle de l'arbre, on réfléchit aux intérêts qu'il peut apporter. A part ses fruits et ses bois, l'arbre est un des moyens importants pour lutter contre la pollution ; A part les intérêts matériels de l'arbre, cet ami ancien de la nature, il possède d'autres fonctions et si l'on commence à les énumérer, il faut faire un voyage dans la sémio-sphère, la culture, la littérature et l'art de chaque pays.

Les hommes primitifs pensaient que l'arbre était un être vivant, ayant une âme. Chez tous les peuples du monde, surtout dans la mythologie, dans les livres sacrés, l'arbre possède ses vertus, ses valeurs, etc.. Les

croyances mythologiques et sacrées sur les arbres ont peuplé les littératures. À titre d'exemple la valeur particulière du dattier ou du palmier pour les Égyptiens et les Saoudiens, ou la valeur de l'olivier pour les pays de Méditerranée, etc.. L'arbre étant, chez les Iraniens, le symbole de "l'amour iranien" et sa présence indéniable dans la littérature persane, on y lit :

- L'arbre de tendresse
- L'arbre d'éveil
- L'arbre de connaissance
- L'arbre immortel

Si l'arbre dans la littérature persane occupe une place considérable, c'est parce que dans la culture iranienne, l'arbre est un symbole paradisiaque et céleste. Un arbre a ses racines dans la terre, mais il a aussi la tête vers le haut, vers le ciel vers la transcendance et la perfection. Dans la littérature, les arbres ou les jardins sont les lieux où les amoureux se rencontrent.

Pour ce qui concerne le noyer, originaire d'Iran, il a été introduit de Perse en Grèce dès l'Antiquité, par Alexandre à la suite de ses exploits en Iran, puis introduit en Italie par les Romains. Le choix de « noyer » n'est pas un hasard, un arbre qui prend un certain temps pour donner ses fruits attire notre attention. Le personnage, le vieil agriculteur plante les graines de noyer sachant bien qu'il faut attendre plus de dix ans pour qu'elles deviennent un grand arbre, un arbre avec des fruits.

La plantation d'un tel arbre est le signe de développement durable ; c'est une question de la durée et la durabilité qui se posent ici. Le noyer est un arbre très résistant au froid ; il supporte jusqu'à moins 35 degrés, a une taille qui mesure de 20 à 30 mètres et une durée de vie de presque 300 ans. Le noyer est le symbole de la raison, de la fécondation, de la longévité et la résistance face au mal. La noix est l'une des sources de l'oméga trois.

3.4 Les signes de la longévité

Comme la durée de vie du noyer, l'âge du personnage, le vieil agriculteur, quatre-vingt-dix ans est évocateur de formes de vie et de modes d'existence durables. Le fait de présenter un personnage de 90 ans qui est ami de la nature, ami de l'arbre démontre que toute liaison, toute communion avec l'environnement, et enfin toute amitié avec la nature deviennent la cause indéniable de la longévité, d'une vie durable et loin des pollutions urbaines, industrielles et les produits cancérigènes.

4. Analyse de la nouvelle de Giono

C'est à la suite d'une commande du magazine américain *Reader's Digest*, en février 1953, sur le thème « Le personnage le plus extraordinaire que j'ai rencontré » (« The Most Unforgettable Character I've Met »), que la nouvelle naît. Cette nouvelle écrite par Jean Giono, publiée aussi en anglais le 15 mars 1954, est aujourd'hui étudiée en classe en France, reconnue comme une œuvre majeure de la littérature pour son message écologique de développement durable. La première publication en langue française, sous le titre « L'Homme qui plantait des arbres » a lieu dans la *Revue Forestière Française*, en 1973. Selon ce que Giono lui-même a dit, l'objectif était de « faire aimer à planter des arbres ». Il s'agit de l'histoire fictionnelle, présentée comme authentique, du berger Elzéard Bouffier, qui fait revivre sa région, localisée en Haute Provence, entre 1910 et 1947, en plantant des arbres. Mais la nouvelle a eu un retentissement mondial. Elle est aujourd'hui considérée comme un manifeste à part entière de la cause écologiste.

Comme on vient de le mentionner, les messages que cette nouvelle contient sont nombreux : les messages écologiques, humanistes et même politiques. L'histoire d'Elzéard Bouffier est en effet considérée dans la littérature écologiste comme une parabole de l'action positive de l'homme sur son milieu et de l'harmonie qui peut s'ensuivre.

4.1 *Temps et la chronologie des événements*

Chez Giono le temps que le personnage du berger met pour la reforestation est le signe et l'image du respect de l'environnement et du développement durable. Le personnage plante des arbres de 1910 à 1947. Il a consacré toute sa vie à planter des arbres. Une telle action dépasse les limites de la vie d'un homme.

- Le commencement de la plantation. 1910
- La rencontre du narrateur avec E. Bouffier. 1913
- Le commencement de la première guerre mondiale. 1914
- L'après-guerre, second visite. 1918
- La visite régulière du narrateur. 1920
- Le berger reçoit la visite d'un grand forestier. 1933
- La décision de la commercialisation de bois de la forêt. 1939
- La dernière visite du narrateur (E. Bouffier a 87 ans). 1945
- La mort d'E. Bouffier à l'âge de 89 ans. 1947

4.2 Deux axes opposés

Ce que nous pouvons constater c'est que toute la structure profonde de ce texte est fondée sur l'opposition de deux séries d'isotopies qui occupent chacune une place primordiale dans la réalisation de la nouvelle.

Premièrement. Isotopie de la destruction ou déforestation : la région est victime des réformes agraires, c'est la désertion des villages par les habitants. Nous lisons des mots comme : déserts, landes nues, lavandes sauvages, désolation, squelette de village abandonné, maisons en ruine, une fontaine sèche, maisons sans toiture, rongées de vent, sécheresse, dépouillé de tout, etc. , illustrent le sens de désolation, de désastre et de déception.

Deuxièmement. Isotopie de la reconstruction ou reforestation : les termes comme : gland, planter, la pâture, la terre, planter cent mille arbres, retour des milliers habitants, l'eau, les saules, les osiers, les prés, les jardins, les fleurs, la forêt, jardin potager, maisons neuves, fontaine, restauration, réapparition, ruisseau, etc. , tous témoignent d'un retour à la vie.

On peut donc construire le carré sémiotique traditionnel de la manière suivante, où passer de la mort à la vie équivaut à la *reforestation* de la région et passer de la vie à la mort équivaut à la *déforestation* :

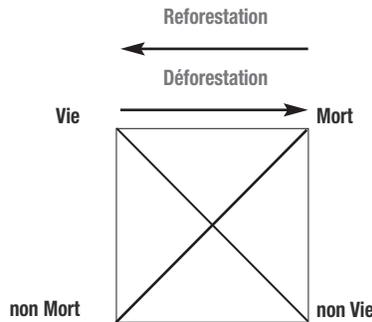


Fig. 2 : Schéma de la Déforestation et de la Reforestation

4.3 Quelques grandes transformations

Cette nouvelle traite du thème de la reforestation d'une région désertique. On y voit un village abandonné en raison des réformes agraires et l'inva-

sion des habitants de villages vers les villes. Nous lisons dans le texte « Mais la transformation s'opérait si lentement qu'elle entraînait dans l'habitude sans provoquer d'étonnement. » (Giono 1953) Dans une autre page le narrateur évoque: « Il me répondit très simplement que, si Dieu le veut, dans trente ans, il en aurait planté tellement d'autres que ces dix mille seraient comme une goutte d'eau dans la mer. » (Giono 1953)

Nous constatons qu'à la fin du récit, le milieu a littéralement changé et, même, la reproduction des arbres se fait dorénavant toute seule, le vent aidant à disperser les graines. La transformation de la contrée s'opère si lentement que personne ne s'en aperçoit.

Donc les événements peuvent être comme autant de transformations d'une situation initiale en une situation finale. A la base de ces transformations se trouve un sujet-opérateur (Elzéard Bouffier).

Ces transformations sont d'ordre suivant:

- Le désert se transforme en forêt. (Les graines se transforment en arbre).
- Le Berger qui pâturait ses moutons au début de la nouvelle devient un apiculteur à la fin.
- La désertion de la région finit par le retour des milliers de personnes habitants de la région.
- La sécheresse disparaît par l'apparition de l'eau.

Chez Giono aussi les énoncés de « faire » désignent un « faire » ou un « devenir ». Leur contenu désigne un événement dynamique où s'accomplit une certaine transformation (transformation du désert en forêt) la transformation d'un état initial à un état final. Ces deux états final et initial peuvent être construits comme deux états opposés.

A partir de ces transformations on peut construire notre carré sémiotique ainsi, pour arriver à la vie de la région il faut lutter contre le désert:

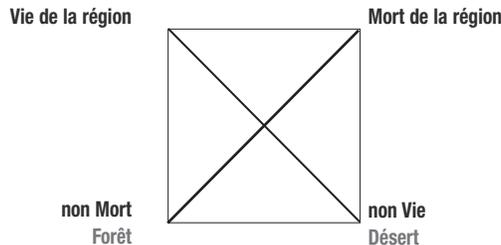


Fig. 3 : Carré sémiotique de la vie et de la mort de la région

4.4 *Le chêne*²: symbole de développement durable

En raison de croissance lente, il faut cent ou cent cinquante ans pour qu'un chêne atteigne la canopée, mais cette lenteur permet au chêne de produire un bois dense et dur, apprécié pour de nombreux usages.

Si on le laisse vivre, le chêne dépasse facilement les cinq cents ans, et vit jusqu'à plus de mille ans. Les chênes sont des arbres à bois dur ; c'est un matériau très résistant aux insectes et aux champignons ; sa durabilité naturelle est très importante grâce à sa forte teneur en tanin. Vu la réputation de dureté du bois, cet arbre requiert une valeur symbolique en Europe. Dans plusieurs cultures européennes, il symbolise la pérennité et la durabilité. Les noces de chênes se célèbrent après quatre-vingts ans de mariage dans le folklore français. Plusieurs pays se servent de la branche de chêne comme symbole de la stabilité.

L'écorce, les glands, et les feuilles, riches en tanins possèdent un pouvoir astringent très puissant.

4.5 *Le sacrifice de soi ou une éthique d'être pour les autres*

Ce que nous constatons dans la nouvelle de Giono, c'est le passage d'un mode de vie individuelle à un mode de vie sociale et collective. Elzéard Bouffier par ses actes individuels transforme une région et fait revivre une société. Ce texte de Giono véhicule plusieurs significations. Le lecteur peut d'abord y voir un sens humaniste. Sa dimension parabolique et allégorique a d'ailleurs été mentionnée. La morale serait que « l'altruisme est atteint à travers l'individualisme » et de ce point de vue Elzéard serait la figure de l'artiste.

Le personnage d'Elzéard représenterait par ailleurs plusieurs traits éthiques, comme la vertu du silence et l'abnégation dans le travail solitaire, seules conditions de succès, mais aussi l'amour et la communion avec la nature, jusqu'à la mort. Elzéard est le poète qui répand la culture, c'est en somme un « anti-Oppenheimer »³. Ce personnage, à caractère exceptionnel qui s'obstine dans la générosité, est un personnage qui se sacrifie pour les autres et prêche pour une éthique d'être pour les autres et pour les formes de vie et modes d'existence durables.

4.6 *Portée écologique*

La nouvelle met surtout l'accent sur l'aspect écologique de l'œuvre de Giono selon. L'action d'Elzéard Bouffier annonce ainsi, point par point, les fondamentaux du développement durable, qui sont cependant décrits bien après la publication de la nouvelle.

Sa portée écologiste est souvent citée. « L'homme qui plantait des arbres » a en effet suscité partout sur la planète des mouvements spontanés pour planter des arbres. Cependant, elle permet de réinvestir les notions de citoyenneté, d'écologie et de développement durable. Elzéard Bouffier comme actant principal possède un caractère exceptionnel et une volonté décisive dans l'élaboration de cette œuvre magnifique. Cet acte de bonne volonté et cet engagement en faveur de la nature placent ce personnage au rang des personnages écologiques.

Lisant l'autobiographie de Jean Giono, on constate que Giono lui-même qui a grandi en Provence, à Manosque, décrit dans ses nouvelles et ses romans la population, les paysages et la vie provençaux. Son rapport avec l'environnement, son passé, sa participation en tant qu'appelé durant la Première Guerre mondiale, ainsi que l'exode rural dont il a été témoin dans l'arrière-pays provençal, l'ont conduit à cette œuvre humaniste et écologiste⁴. Cette nouvelle correspond pourtant à un amour réel des plantations d'arbres. Le thème existe en effet depuis longtemps dans l'œuvre de Giono⁵.

Avec « L'Homme qui plantait des arbres », Giono acquiert une posture résolument optimiste. La nouvelle présente une conception écologiste, qui contraste avec ses œuvres antérieures, dominées beaucoup plus par la figure du Dieu Pan que par d'autres conceptions. Il retrouve l'unité du cosmos, à travers les thèmes de la régénération naturelle et de la créativité humaine bienveillante.

Chez Giono, on peut dire que la symbolique de l'arbre, récurrente chez lui, est liée à celle de l'ascension céleste, spirituelle. Cette nouvelle témoigne d'un changement chez Giono, celui d'après 1929. C'est un récit à part dans l'univers de Giono. Ce texte ne s'inscrit pas dans la continuité des autres. En effet, les nouvelles et romans du « cycle de Pan » dépeignent une nature mythologisée et qui fait face à l'homme de manière violente. Dans « L'Homme qui plantait des arbres », au contraire, Giono, au lieu de représenter des hommes-arbres, il représente un homme qui plante des arbres. Giono décrit une communion avec la nature qui s'apparente à une « symbiose » au moyen de laquelle se forme un homme exemplaire par sa voyance et sa pureté, comme le représentent les actions d'Elzéard Bouffier. Cette communion avec la nature est alors démythologisée et elle n'est plus qu'immanente et sans perception sacrale.

Giono a en effet écrit cette nouvelle sur commande, sans la rattacher à son univers antérieur qui est dominé par l'apocalypse et la révolte de la nature. Elzéard Bouffier, il se contente de planter, ce qui montre un chan-

gement dans la représentation de Giono. Elzeard Bouffier est un personnage exceptionnel parmi les personnages des romans de Giono.

Conclusion

Nous vivons aujourd'hui dans une époque où la technologie et le savoir ont fait évoluer une vision du monde que nous n'avions pas hier. Surtout les changements considérables de ces dernières décennies, dont l'histoire est témoin, ont séparé notre époque de celle du passé. Sans doute la technologie est la création de l'homme, mais cette même technologie au lieu d'être dirigée rationnellement, correctement, au lieu d'être possédée par l'homme, on constate qu'en raison de mauvaises orientations de la technologie, celle-ci possède l'homme.

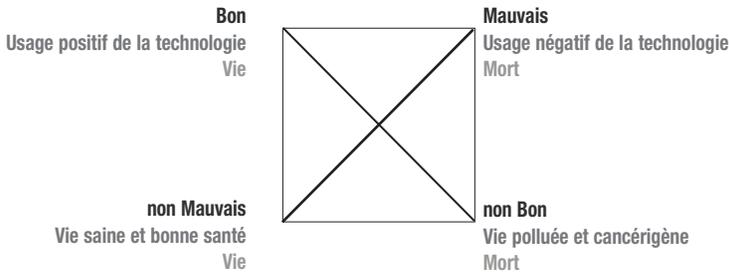


Fig. 4: Carré sémiotique du bon et du mauvais usage de la technologie

L'usage négatif de la technologie est le refus d'une vie saine aussi bien le refus de la santé sociale. Et l'usage positif de la technologie est le refus d'une vie polluée et cancérigène.

La science et la technologie ont apporté à l'homme d'aujourd'hui d'énormes possibilités de vie. Elles ont facilité notre vie. Mais l'usage incontrôlé de ladite science et de ladite technologie peut avoir des résultats négatifs et désastreux sur la biosphère, sur les êtres vivants, et surtout sur l'homme en particulier.

L'homme qui vit pour lui et ne prévoit, en aucun cas, la vie des générations à venir, un tel homme ne garantit pas une vie et un développement durables. L'éthique de l'environnement doit être une éthique de prévention et de protection de l'environnement. On se demande si les débats concernant la nature et l'environnement sont ouverts vraiment pour pro-

téger la planète ou bien si c'est parce que la vie de l'homme est avant tout en danger ?

Nous sommes témoins de multiples théories sur l'éthique de l'environnement. Mais il me semble que pour résoudre ce problème il faut aller au-delà des conflits politiques, militaires et économiques et construire une République du monde (ce qui me semble utopique d'ailleurs) afin de pouvoir lutter contre les excès, tenir la bonne mesure et choisir le bon chemin. Dans cette perspective, on voit que ce qui occupe la première place, ce sont les actes des personnages comme actants, parce que faisant ainsi, ils se valorisent et valorisent aussi leur environnement. L'acte de planter, comme les autres actes analogues, requiert une vertu axiologique dans l'éthique d'être au monde.

Un exemple antédiluvien de forme de vie et de mode d'existence durables, c'est, peut-être, la pratique d'enterrement. Plusieurs critères sont pris en compte pour déterminer une activité sépulcrale et l'existence d'une inhumation volontaire. Les premiers sépulcres prouvés sont datées de 100 000 ans.

On peut constater que depuis longtemps, les humains ont pratiqué une forme de vie et un mode d'existence durables. Le fait que nous enterrons les morts ou nous les incinérons et dispersons les cendres dans la nature prouve une forme d'être au monde et la relation que les humains ont avec la terre. La terre est le meilleur endroit qui absorbe en elle notre corps. Imaginons-nous si l'on n'enterrait pas les morts, toutes sortes d'épidémies pourraient être propagées et détruire notre santé. Donc la terre se définit ici comme le moyen naturel de forme de vie et de mode d'existence durables.

Rappelons que dans l'Antiquité perse, les zoroastriens n'enterraient pas leurs morts. Ils pensaient que le corps est impur, il ne faut pas souiller la terre nourricière. Les dépouilles des défuntes étaient placées dans des tours du silence où elles seront déchiquetées par les oiseaux de proie. Seuls les os pourront être ensevelis dans le trou circulaire situé au milieu de la tour. Notons que cette dualité existait chez les zoroastriens qui pensaient à Ahriman et à Ahoura ; Ahriman c'est le côté diabolique auquel le corps appartient alors que Ahoura c'est le côté céleste auquel appartient l'âme humaine.

Dans les deux textes, le seul lien écologique de reconnaissance, tel que nous l'avons vu, c'est la culture de la terre, c'est l'acte de planter. En d'autres termes, c'est par l'intermédiaire des sources naturelles que les solidarités interhumaines se manifestent et se réalisent, ainsi la réapparition même de l'eau dans le texte de Giono et le retour à la vie de la région abandonnée.

L'homme sans la planète n'aura pas d'existence et la planète sans homme n'aura pas du tout de sens, car ce sont les humains qui donnent sens au monde. Donc l'homme comme plaque tournante, non pas dans un sens anthropocentrique mais dans une relation d'interdépendance, homme-monde, doit opter pour une sagesse, pour une éthique par le moyen desquelles il protège la nature et l'univers où il vit.

Donc, contrairement à l'avis de certains théoriciens, l'homme n'est pas aboli, mais celui-ci a changé de stratégie face à la nature et à l'environnement afin d'instaurer une relation d'interdépendance et de réciprocité. Nous avons vu dans les deux textes que le monde n'acquiert son sens durable ou sa durabilité que si l'on cultive la terre, que si l'on pense aux générations qui viendront après nous. Une stricte relation d'interdépendance et d'interaction se noue entre la nature et culture. Les deux textes mettent en discours le monde ; ils nous invitent à une solidarité avec la nature, à une éthique de vie, à un mode d'existence solidaire.

Il faut dire que la nécessité d'un équilibre entre les valeurs économiques, les valeurs humaines, et les valeurs environnementales est à prévoir (le sommet de Paris au décembre 2015 en était un exemple probant). Pour réaliser cette idée, il me semble que la mise en œuvre d'une éthique transculturelle ou transnationale est nécessaire pour la protection de l'environnement et développement d'une vie durable. En d'autres termes, à l'exemple de la littérature, telle que nous venons de le constater à partir de ces deux textes, qui se donne un aspect transculturel, l'éthique doit aussi se donner un aspect transculturel pour aider à la protection de l'environnement. L'action de l'art et de la littérature, telle que Philippe Daros (2012) la définit, s'interprète, au total, comme la présentation d'un sujet qui pense son identité selon des identifications multiples, selon des relations transculturelles.

Autant les idéologies dogmatiques, fanatiques et dictatoriales sont nuisibles dans les domaines des sciences humaines au progrès et aux développements dynamique et durables de la pensée, autant les exploitations sans contrôles, irrationnelles et abusives de la nature sont dangereuses envers l'environnement, la vie et le développement durables.

Ainsi avons-nous remarqué que dans la *République mondiale des lettres*, il existe une invisible et puissante fabrique de l'universel littéraire, mais cet universel littéraire est un « universalisme relatif » tel que Philippe Descola (2005) le définit en parlant de nature universelle et des cultures relatives. C'est ainsi que la culture de la terre et la culture des signes se rejoignent pour nous fournir une biosphère et une sémio-sphère dignes de l'homme et de l'environnement.

Notes

- 1 Il pose les fondations de nombreuses villes nouvelles et de palais; les routes commerciales sont réparées et de nombreux ponts pont et de barrages sont construits sous son règne. Pendant son règne, les arts et les sciences sont florissants en Perse, et l'Empire Sassanide est à son apogée.
- 2 Voir l'*Encyclopédie Larousse* en ligne (Rubrique "Chêne").
- 3 Julius Robert Oppenheimer, (1904-1967) directeur scientifique du projet Manhattan. Projet de Manhattan est le nom de code du projet de recherche qui produisit la première bombe atomique durant la seconde guerre mondiale.
- 4 Selon Pierre Citron, spécialiste de Giono, le berger Elzéard Bouffier est certainement un mélange entre la figure parentale de Giono et celle, typique, du « berger du Contadour ». Il pense qu'avec « L'Homme qui plantait des arbres », Giono a écrit « un de ses rares récits qui soit intégralement optimiste et moral d'un bout à l'autre.
- 5 Ainsi, il apparaît dans *Sur un galet de mer* (dès 1923), puis dans *Manosque-des-plataux* (1930), dans *Que ma joie demeure* (1935) et dans *Les Vraies Richesses* (1942). Le motif se retrouve également dans *Que ma joie demeure*, lorsque le personnage de Bobi suggère de planter des amandiers rouges et des haies d'aubépines. Il fait ensuite une allusion à Jourdan concernant la plantation de chênes. Dans *Les Vraies Richesses*, Giono évoque les « gestes premiers » de la civilisation dont la plantation d'arbres. Enfin dans *Le Hussard sur le toit* Angelo se demande si son action est plus patriote que celle du berger solitaire qui plante des glands, seul, en compagnie de ses bêtes.

Bibliographie

- AFEISSA, HICHAM-STÉPHANE (ÉD.)
 (2007) *Éthique de l'environnement, nature, valeur, respect*, Paris, Vrin.
- DENIS, BERTRAND
 (2002) *Précis de sémiotique*, Paris, Nathan.
- CITRON, PIERRE
 (1995) *Giono*, Paris, Seuil.
- DAROS, PHILIPPE
 (2012) *L'Art comme action, pour une anthropologie du fait littéraire*, Paris, Honoré Champion.
- PHILIPPE, DESCOLA
 (2005) *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- DESCOLA, PHILIPPE
 (2011) *Écologie des autres, anthropologie et la question de la nature*, Paris, Quae.
- FONTANILE, JACQUES
 (2015) *Formes de vie*, Liège, PUL.
- FONTANILLE, J. ET ZINNA A.
 (1999) *Les objets au quotidien*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

GIONO, JEAN

(1980) « L'Homme qui plantait des arbres », in *Œuvres romanesques complètes, vol. V*, Paris, Gallimard, p. 754-767.

« Notice de L'Homme qui plantait des arbres par Pierre Citron », in *Œuvres romanesques complètes, vol. V*, Paris, Gallimard, p. 1402-1412.

GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN

(1970) *Du sens, essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

JOSSUA, JEAN-PIERRE

(1994) *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire, vol. 3: Dieu aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Beauchesne.

MACHU-ANTOINE, ANNE

(1978) « Fonction et signification de l'arbre dans *Un roi sans divertissement* », *L'Information littéraire*, janvier-février, p. 16-20.

SUBERCHICOT, ALAIN

(2012) *Littérature et environnement, Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion.

VOX, MAXIMILIEN

(1962) *Regain: Méditations sur la Provence de Jean Giono*, Club des Amis du Livre, p. 1-7.